

DIFFICILE RENOMMEE

Marc 3, 7-12 / 6, 30-34 /10, 35-45

Marc parle à tout bout de champ de la renommée de Jésus et ne cesse de mettre en scène le succès populaire de son ministère. Il le représente assiégé en permanence par une foule avide de l'entendre et de guérir de mille maux. A Capharnaüm, il y a tellement de monde devant la maison où il se tient qu'on est obligé d'ouvrir le toit pour faire descendre auprès de lui un paralytique. Prêchant au bord du lac de Galilée, il parle depuis une barque tellement les gens sont nombreux. Lorsqu'il traverse, une flottille l'accompagne. A deux reprises, il nourrit de pains et de poissons des foules estimées à 5000 et 4000 personnes. Enseignant dans le Temple, on se presse pour l'écouter. A tel endroit, il n'a même pas le temps de manger. Ailleurs, il est rattrapé lorsqu'il se veut se retirer pour prier. Il purifie un lépreux en exigeant le secret sur sa guérison. Peine perdue, l'homme s'empresse de répandre et de publier partout la nouvelle et Jésus ne peut plus entrer dans un village ou un bourg sans se retrouver immédiatement cerné.

Pareille insistance n'a rien d'anecdotique. Même si Marc force un peu le trait - il est très fier de son héros - il se fait certainement l'écho d'un authentique engouement suscité par le Jésus de l'Histoire. Semblable engouement signifie plusieurs choses.

Parlons d'abord du succès lui-même. Dans l'Eglise, le succès est mal vu. On se méfie de ce qui réussit, on se méfie de ce qui est populaire. On préfère un certain misérabilisme sous le signe d'un Christ débilitant.

De ce point de vue, l'éloge de la faiblesse, qui procède essentiellement du Paul des Corinthiens, n'est pas sans ambiguïté et à tout le moins, demande à être manié avec précaution. Le Jésus de Marc, dans son ministère actif, offre une image opposée.

Il engage à faire confiance à la puissance de la Parole qui est à l'origine de la foi. Une parole faible, misérabiliste, débilitante, bavarde ou timide ne sert de rien. Pas plus d'ailleurs que des propos bisounours formatés tout exprès pour les médias aseptisés.

La parole de Dieu doit être forte et puissante afin d'être efficace, pour créer, susciter, inspirer, faire bouger. L'apôtre ne la compare-t-il pas à un glaive à deux tranchants ? Tout commence avec et autour de la Parole. J'ai la conviction que désormais les chrétiens seront des professeurs d'énergie qui, par leur foi, voient clair et le disent haut et fort, ou ils ne seront rien.

Bien sûr à l'enseignement et la prédication oraux, Jésus ajoutait la guérison des corps et cela ne fut pas pour rien dans son succès.

On venait à lui chargé de misères tant physiques que morales. De ce point de vue, les choses ont bien changé. Les progrès incroyables de la médecine ont remplacé les charismes guérisseurs. Toutes sortes de lieux ont été inventés pour prendre en charge les malheureux des foules de Marc, les orphelins, les personnes âgées, les fous, toutes situations humaines dont l'Antiquité ne s'occupait pas.

Restent ces maux de l'âme que la médecine ne guérit pas, le désespoir, le nihilisme, l'angoisse, la haine, la violence – bref tout ce qui appartient à la difficulté de vivre.

Car enfin regardons-nous en face : Jamais dans un monde aussi consommateur, aussi puissant scientifiquement et technologiquement, l'homme n'a atteint un tel désarroi et une telle angoisse. Croirait-on par hasard que nous n'avons plus rien à dire à cet homme-là ? Peut-être nous ne mesurons pas pleinement ce défi parce que nous fonctionnons trop en circuit fermé, au service d'une institution religieuse particulière plutôt que du monde.

Ici intervient un autre enseignement du succès de Jésus : il est universel. Marc écrit qu'il était suivi d'une grande foule venue de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et au delà du Jourdain, de Tyr et de Sidon... Dans cette énumération sont indiquées les principales directions du pays d'Israël mais également hors d'Israël. Tyr et Sidon n'ont jamais été des villes juives. Il y a donc une touche d'universalité potentielle chez les auditeurs de Jésus qui déborde le cadre de sa communauté d'appartenance. C'est la rencontre avec la femme cananéenne, cette femme extraordinaire, qui va l'éveiller à la conscience de l'universel.

Ce qui veut dire qu'il doit se préoccuper de ceux du dehors. Sa parole est aussi, elle est d'abord, pour ceux du dehors qui sont prêts à l'entendre.

J'ai l'impression que la parole chrétienne est aujourd'hui devenue confidentielle. Elle ne sort plus guère des cercles initiés. Nous en avons fait une parole à usage interne.

Et ceux du dehors, qui se préoccupe des gens du dehors ? Qui se soucie des foules sans berger ? C'est toute la dimension populaire au meilleur sens du terme qui se trouve ici questionnée.

Il arrive à Jésus d'enseigner dans les synagogues selon la tradition des anciens ou dans l'enceinte du Temple, mais bien plus souvent il est hors cadre dans les rues, les maisons particulières, sur les places publiques, chemin faisant, au bord de la mer, sous les arbres, sur le lac et ainsi de suite. Il prêche à tout le monde et pour tout le monde, sans faire aucune distinction parmi ceux qui l'écoutent, sauf parfois ses disciples. Il saisit chaque occasion qui se présente à lui « suivant son habitude » souligne Marc.

Donc sortir de la confidentialité est un impératif. Se dégager de notre ecclésiocentrisme obsidional pour répondre à l'appel du monde, à l'appel du large, d'autant plus sereinement que l'Esprit précède toujours l'action et prépare le terrain.

Le salut n'est pas la propriété privée de quelques-uns, le salut est pour tous ou il n'est pour personne.

Nous tomberons d'accord que la quête du succès n'est pas sans écueil. Jésus en a été très conscient. Le succès met sur un piédestal, il fait de vous une étoile, comme le suggère l'expression porter aux nues. Mais la starification comporte des pièges. Celui de devenir le débiteur de vos admirateurs en perdant un peu de votre liberté. Ou celui d'alimenter un sentiment de toute puissance qui vous fait perdre la mesure juste des choses. Pour le dire avec des mots évangéliques, la starification est pour l'homme une occasion de chute.

C'est pourquoi il y a chez Jésus ce refus constant d'une admiration qui l'envahit autant qu'elle le porte. Il se retire dans des lieux solitaires pour prier, il cherche à se cacher. Il interdit « sévèrement » aux malades guéris de lui faire de la publicité. Il repousse le qualificatif de bon du jeune homme riche, au prétexte que Dieu seul mérite d'être appelé bon.

En dépit de ces écueils, plus ou moins évités, ce qui l'emporte chez lui au final est la compassion.

Il a compassion des foules et n'hésite jamais à leur parler au risque de l'ambiguïté. Marc le dépeint dans cette constante et émouvante tension entre l'un et l'autre.

Car qu'est-ce qui caractérise un faux prophète ? Le fait de rechercher partout la première place, le fait d'exercer une domination mentale sur le troupeau qu'il a rendu captif de sa personne, le fait de ne pas servir autrui mais de se servir des autres, et au bout du compte l'absence d'éthique.

Le prophète authentique lui est au service d'autrui, il ne veut pas la première place, il ne manipule pas mentalement ceux qui le suivent, il les laisse à leur libre-arbitre, au bout du compte, il est désintéressé.

Nous touchons-là aux points cruciaux qui séparent l'Eglise véritable de la secte. Le succès et la popularité de la Parole de Dieu sont infiniment souhaitables à la condition expresse qu'à aucun moment et d'aucune manière, elle ne soit détournée en viol des consciences. La parole que nous prononçons doit être habitée par l'éthique d'elle-même. A cette condition, nous pourrions prétendre de manière légitime à être bergers de ces multitudes sans berger qui peuplent notre monde moderne.

Enfin Marc montre que le succès populaire de Jésus contient en germe le drame de la croix. Il suscite des jalousies, des détracteurs, des ennemis mortels. Le suprême paradoxe est que la renommée de Jésus finit par le tuer après l'avoir protégé. Elle va l'obliger à s'oublier en marchant à la mort. Sa mort est la signature qui authentifie sa Parole.

Telle est cette situation de l'âme ou tout s'effondre et se retourne alors que cet effondrement et ce retournement étaient inscrits en creux dès le départ : le bon berger donne sa vie pour ses brebis.

Vincent Schmid 28 février 2016